

vérité. Je désire vous être utile, je le peux si vous le voulez.

—Je crois à vos excellentes intentions, monsieur, et c'est parce que je vous ai jugé bon que je vous ai répondu. Mais je vous assure que vous ne pouvez rien pour nous ; la pauvreté n'exclut pas la fierté, et c'est peut-être un grand tort ; nous sommes fières, ma mère et moi : nous n'accepterons jamais rien d'un inconnu.

—Mademoiselle, répliqua tristement le jeune homme, penseriez-vous que je voudrais offrir de l'argent à madame votre mère ? J'appartiens à une famille riche, je le pourrais ; mais je sais le respect qu'on doit au malheur. Comme vous, j'ai le bonheur d'avoir ma mère : je l'adore, c'est vous dire qu'elle est bonne entre toutes. Elle ne demeure pas à Paris, mais je l'attends dans quelque jours ; elle va venir faire des emplettes pour ses toilettes d'été. Elle aura besoin de broderies et vous êtes brodeuse ; c'est du travail bien payé que je veux vous offrir.

—Je ne puis vous refuser, monsieur, et je vous remercie d'avance. Voici notre adresse : Madame Duverger, 38, rue de Seine.

Le jeune homme tressaillit.

—Madame Duverger, répéta-il, ce nom ne m'est pas inconnu..

—Mon père était magistrat, monsieur ; malheureusement pour nous, il est mort trop tôt.

—Encore une question, mademoiselle : n'êtes-vous pas parents de M. Caillet, le banquier ?

—M. Caillet est mon oncle.

—Votre oncle ?

—Du côté de madame Caillet ; ma mère est née du premier mariage de M. Mazurier.

—Singulière rencontre, se disait le jeune homme.

—Je connais beaucoup la famille Caillet, reprit-il, et si vous désirez, je puis. . .

—Oh ! monsieur, ne parlez jamais de nous dans cette maison.

—Je comprends. . . ce sont les parents riches qui ne vous connaissent pas. Au commencement de janvier dernier, à l'époque de ce terme fatal, qui a été suivi de la saisie de votre mobilier et de votre expulsion de la maison de la rue de Grenelle, vous vous êtes adressées à eux ?

—Non, monsieur.

—C'est étonnant ; je crois me rappeler, pourtant, qu'une somme de deux ou trois cents francs a dû vous être envoyée alors par madame Caillet.

—C'est une erreur, monsieur ; sollicitée par moi, — le besoin était pressant, — ma mère s'est décidé à écrire à une personne qui habite au Havre.

—M. Pierrard, peut-être.

—Oui, monsieur.

—M. Pierrard est un négociant très riche ; c'est un brave et honnête homme, un de ces bons cœurs dont je vous parlais il y a un instant, mademoiselle.

Adrienne secoua la tête.

—Notre lettre — c'est moi qui l'ai écrite — lui est parvenue, continua-t-elle ; nous lui demandions de nous prêter une somme de deux cents francs. Il pouvait nous sauver. Jugez avec quelle angoisse nous attendions sa réponse. Le troisième jour, dans la soirée, un domestique entra chez nous ; nos cœurs battaient bien fort. Mais rien qu'au ton que prit cet

homme pour parler à ma mère, je compris que nous n'avions rien à espérer.

—Je suis envoyé par madame Caillet, dit-il. M. Pierrard lui a communiqué une lettre que vous lui avez écrite et je suis chargé de vous dire qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre ; M. Pierrard ne répond jamais à certaines demandes de personnes qu'il ne connaît pas." Ce sont exactement les paroles du domestique, je ne les ai pas oubliées. Ensuite il offrit à ma mère, de la part de madame Caillet, un billet de vingt ou de vingt-cinq francs. Ma mère n'a pas voulu l'accepter. Quelques années auparavant, dans une circonstance pénible, ma mère avait cru pouvoir s'adresser à sa sœur, et on n'avait pas daigné lui répondre. Malgré cela, si la somme dont nous avons besoin nous eût été offerte, non comme une aumône qu'on jette à la figure d'un mendiant pour se débarrasser de ses importunités, mais d'une façon convenable, nous ne l'aurions pas refusée, même de madame Caillet, à qui nous ne l'avions point demandée. . . Au lieu de cela, en les faisant précéder de paroles outrageantes, elle nous envoyait vingt-cinq francs ! . . . C'était comme une raillerie amère ! Voilà la vérité, monsieur.

—Ainsi vos riches parents ne vous sont jamais venus en aide ?

Jamais.

—M. Caillet a deux enfants ; les connaissez-vous ?

—Je n'ai jamais vu ni son fils ni sa demoiselle. Un jour, aux Champs-Élysées, ma mère m'a fait remarquer deux dames qui revenaient du Bois dans une calèche trainée par deux chevaux magnifiques : c'étaient mademoiselle Caillet et sa mère. La voiture allait vite, je n'ai fait que les entrevoir, et il est probable que je les rencontrerais aujourd'hui sans les reconnaître.

Tout en causant, le jeune homme avait accompagné Adrienne jusqu'à la rue de Seine.

—Vous voilà presque à votre porte, mademoiselle, lui dit-il ; je me vois forcé de vous quitter.

Il la salua respectueusement et ils se séparèrent.

V

Un instant après, Adrienne était près de sa mère.

—Je n'ai pas le livre, lui dit-elle avec tristesse ; une personne l'a acheté. Il a été vendu cinq francs cinquante centimes et je n'avais que cinq francs, toute notre fortune.

—Ma pauvre enfant, c'est encore une déception, répondit madame Duverger ; mais il faut nous consoler de celle-ci comme de toutes les autres.

—J'aurais eu tant de plaisir à dépenser aujourd'hui notre unique pièce de cinq francs !

—Demain, tu toucheras le prix de ton travail de la semaine ; tu as absolument besoin d'une paire de bottines, tu pourras te l'acheter.

—Non, chère mère, celles-ci iront encore un mois ; je préfère acheter, pour toi, quelques bouteilles de vin vieux de Bordeaux. C'est le moyen de recouvrer tes forces, dit le médecin.

—Je ne veux pas insister ; avec toi je ne gagne jamais.

—Maintenant, chère mère, je dois t'avertir d'une rencontre que j'ai faite : un jeune homme, que je ne connais pas, m'a parlé.